

Ils ne comprenaient rien à ce spectacle, quand tout à coup Julie reconnut son fiancé et courut ouvrir les grandes portes. Elle était bien heureuse.

Le jeune homme dit au négociant quand ils furent réunis :

— Maintenant, papa, vous me donnez Julie ?

— Sans doute. Mais dis-moi : si j'y allais, moi, en aurais-je autant ?

— Oui papa.

— Et bien ! j'y vais de suite ; vous vous marierez à mon retour.

Mais il ne revint pas, car il prit en route le bâton blanc de la vieille dame, ce que voyant, les jeunes gens se marièrent sans lui.

(Conté par M^{me} Morin).

III

L'OISEAU QUI DIT TOUT

Il était une fois trois demoiselles qui causaient entre elles devant leur fenêtre ouverte. L'une d'elle disait aux autres : — « Si je me marie, j'aurai trois enfants. Le premier sera un beau garçon, le second une belle fille qui aura une étoile au front, et le troisième encore un beau garçon.

Le fils du roi qui passait à ce moment, entendit la conversation des trois sœurs ; il pénétra dans la maison.

— Vous m'excuserez, mesdemoiselles, si je viens vous déranger ; mais je viens d'entendre des paroles qui m'ont frappées, et je prie celle de vous qui les a prononcées de vouloir bien les répéter devant moi.

La jeune fille s'exécuta de bonne grâce et répéta ses paroles. Alors le fils du roi la demanda en mariage. Elle eut beau protester de son humble origine et de sa pauvreté, le prince ne voulut rien entendre. Et comme elle objectait encore qu'elle ne voulait pas abandonner ses sœurs, il décida qu'elles la suivraient à la cour. Il l'épousa.

Un jour, le prince, qui était devenu roi, dut partir à la guerre. Il confia sa femme enceinte à ses sœurs, auxquelles il recom-

manda d'en avoir bien soin, ainsi que de l'enfant qui naîtrait d'elle.

Le jour du terme arrivé, au lieu du beau garçon qu'elle attendait; on ne trouva près d'elle qu'un petit chien. On annonça cette nouvelle au roi, qui en fut très contrarié, mais n'en laissa rien voir à son époux quand il revint.

Il dut repartir une seconde fois, alors que la reine était encore grosse. Il la recommanda de même à ses belles-sœurs en les priant de l'avertir aussitôt après l'accouchement. Cette fois ce fut l'arrivée d'un chat qu'on annonça au malheureux roi, lequel pardonna cependant encore à son retour.

Enfin, la guerre l'ayant appelé de nouveau loin de son palais, pendant une troisième grossesse de sa femme, on lui annonça la naissance d'un second petit chien, ce qui le mit si fort en colère, qu'il fit faire une grande cage de fer où on enferma la reine, qui y demeura exposée aux railleries de tout le monde.

Vers la même époque, vivaient ensemble un vieillard et trois jeunes gens, dont une fille portant une étoile au front.

Quand ces jeunes gens eurent atteint l'âge de quinze à vingt ans, le vieillard les réunit un jour et leur dit : -- Mes chers enfants, vous m'appellez votre père, mais je ne le suis pas. Vous êtes d'âge maintenant à comprendre toutes choses. Sachez donc que je vous ai trouvés successivement tous les trois au même endroit, alors que vous étiez tout petits, et que je vous ai recueillis. Vous devez appartenir à une grande famille que, malgré mes actives recherches, je n'ai pu découvrir. Allez donc à votre tour par le monde : peut-être serez-vous plus heureux que moi. J'ignore aussi si cette jeune fille est votre sœur, mais je le crois et je vous conjure de la respecter comme telle.

Les jeunes gens quittèrent tous trois cette demeure et s'en allèrent à l'aventure. Le hasard les conduisit dans les environs du palais où le roi passait sa vie à pleurer son bonheur perdu.

Un jour, il rencontra l'un des jeunes garçons et cette vue raviva sa douleur.

— Hélas ! pensait-il, voilà un beau garçon qui est à peu près de l'âge que devrait avoir le mien ; et moi je n'ai qu'un chien !

Un autre jour il trouva la jeune fille sur sa route :

— Voilà pourtant, se dit-il, comme devrait être ma fille ; elle

aussi devait avoir une étoile au front ; et moi je n'ai qu'un chat !

Puis il vit enfin le deuxième garçon :

— Voilà encore comme devrait être mon troisième enfant, au lieu du chien que m'a donné son épouse.

Les trois jeunes gens cherchaient toujours, mais en vain, leur famille. Las de cette incertitude, l'aîné dit un jour à sa sœur :

— Ma sœur, puisque nous ne pouvons pas découvrir nos parents, je vais aller consulter l'*Oiseau qui dit tout*.

— Mais malheureux, que vais-je devenir si tu ne reviens pas ? Je t'en prie, reste auprès de moi !

— Non ; il faut que j'y aille. Il te reste mon frère. Tiens, prends ce chapelet : si demain matin il y a du sang après, c'est que je serai mort.

Le jeune homme partit. Sur sa route il fut accosté par un passant qui lui dit :

— Où allez-vous, mon ami ? Sans doute voir l'*Oiseau qui dit tout* ?

Et sur sa réponse affirmative :

— Prenez donc cette boule : vous la jetterez, et là où elle s'arrêtera vous vous arrêterez aussi. Vous verrez un champ pierreux au milieu duquel un arbre, et sur cet arbre l'*Oiseau* dans sa cage. Allez droit à cette cage et faites bien attention de ne pas vous retourner, car vous seriez perdu comme tant d'autres.

Le garçon promet de suivre ces conseils ; il jette la boule, la suit et arrive à l'endroit indiqué ! Mais à peine a-t-il mis le pied sur les cailloux qui entourent l'arbre que mille voix railleuses se mettent à crier derrière lui : — Tiens ! c'est un beau garçon aujourd'hui ! — Oh ! c'est égal : ce n'est pas pour lui ! Oh ! la la ! s'il s'imagine décrocher l'*Oiseau qui dit tout* !.. L'aura... L'aura pas... Bref, le jeune homme ne put résister à l'envie de voir d'où partaient ces voix ; il se retourna et tomba aussitôt métamorphosé en un caillou qui alla grossir le tas de ceux qui jonchaient le sol.

Le lendemain, le chapelet de la jeune fille était taché de sang.

Alors le deuxième garçon partit aussi pour consulter l'*Oiseau*, malgré les supplications de sa sœur, qui appréhendait pour lui le sort de son frère. Et de fait, il ne fut pas plus heureux dans son entreprise et resta également au pied de l'arbre.

La jeune fille, se voyant seule au monde, résolut d'aller à son tour tenter la réussite: Elle rencontra le même individu qu'avaient déjà vu ses frères et reçut de lui les mêmes avis. De plus, il lui annonça que, si elle le voulait, elle pouvait sauver ses frères et son père.

Fortè de cette promesse, la jeune fille suivit la boule jusqu'au bout du voyage. Un vacarme épouvantable accueillit son arrivée : — Oh ! mais, c'est une belle fille, à présent ! — Et avec une étoile au front, s'il vous plaît ! — Bonjour, la belle ! — C'est égal, ce n'est pas encore elle qui aura l'oiseau ! — Il y en a de plus malins qui n'ont pas réussi ! L'aura... L'aura pas...

Quelqu'envie qu'elle en eût, la jeune fille ne se retourna pas. Sans se laisser intimider par tout ce bruit, elle marcha droit à l'arbre, monta les quelques échelons qui la séparaient de la cage et mit la main sur celle-ci. Toutes les voix se turent aussitôt.

Alors l'oiseau lui dit : « Va dans le petit bois qui se trouve
« près d'ici, tu y cueilleras une branche du laurier qui chanté ;
« puis tu prendras, dans cette bouteille, de l'eau de la fon-
« taine qui se trouve dans le bois : c'est l'eau qui danse ; tu
« en enverras une goutte sur chacune des pierres qui sont à
« tes pieds. »

La jeune fille accomplit toutes ces prescriptions et versa les gouttes d'eau sur les cailloux. Aussitôt surgirent en foule des hommes, des femmes, des cavaliers avec des chevaux, qui tous étaient venus consulter l'oiseau et n'avaient pu retourner chez eux. Elle trouva entre autres ses deux frères et le roi, qui lui aussi avait voulu savoir la vérité sur les animaux qu'il avait eus de son union, au lieu d'enfants.

Le roi emmena sa libératrice à la cour avec ses frères et donna en son honneur un grand repas auquel assistèrent les deux sœurs de la reine, qui était toujours enfermée dans sa cage.

A la fin du repas, on mit le laurier sur la table, et il se mit à chanter au grand étonnement des convives ; puis l'eau qui danse n'eut pas un moindre succès. Enfin, on apporta devant l'héroïne de la fête l'oiseau qu'elle avait su décrocher, et elle l'invita à raconter tout ce qu'il savait.

Celui-ci parla en ces termes : « Il y avait une fois un roi qui
« dut partir par trois fois pour la guerre, laissant à chaque fois

« sa femme enceinte aux mains de ses belles sœurs. Mais
 « celles-ci, qui étaient jalouses de la reine, au lieu des deux
 « garçons et de la jeune fille ayant une étoile au front, à qui elle
 « avait donné naissance, placèrent à ses côtés deux chiens et
 « un chat, et furent ainsi la cause que le roi furieux enferma
 « sa femme dans une cage de fer. Quant aux enfants, ils furent
 « recueillis par un homme qui les fit instruire et qui, quand
 « ils furent grands, les envoya à la recherche de leurs pa-
 « rents... Roi, vos enfants sont dans cette salle; jeunes gens,
 « voici votre père, et votre mère gémit dans sa captivité! »

A ces mots, les jeunes gens tombèrent dans les bras du roi
 leur père, qui pleurait en les embrassant. Il fit aussitôt mettre
 la reine en liberté et implora à genoux le pardon de sa cruauté.
 Puis, pour punir ses belles-sœurs de leur perfidie, il les fit
 mettre dans la cage de fer et celle-ci sur un bûcher qui consuma
 bientôt les auteurs de tant de larmes.

J'ai passé par la porte de Paris,
 J'ai marché sur la queue d'une souris,
 Elle a fait tui tui,
 Et mon petit conte il est fini.

(Conté par M^{me} Morin, âgée de 63 ans.)

LOUIS MORIN.

RAN ET LES FILLES DES FLOTS.



L'IMAGE de « Ran et les Filles des Flots » est
 tirée d'un ouvrage allemand de ma bi-
 bliothèque : « *Altkura*, mythologie du Nord
 et du Nord-Slave » par le D^r G. H. Legis,
 avec 13 gravures sur cuivre, une carte
 cosmologique et une table des matières.
 Leipsig, 1831, chez Hartmann.

Elle illustre la poésie V (page XXV) dont
 voici la traduction vers par vers :